

## LE PAVILLON D'OR

Her liking the other women to have had children when she was pregnant had to do with having them there and herself isolated—and yet people not saying much about or responding to the pregnancy. She thought of the man coming as when she caught a sight of the couple together—being able to come with someone a different time because she had a sense of a woman she'd seen having had her children earlier. There being a difference of age, even ten years, between a child she'd have and those the other women had had.

She happened to see some men who were undressed, as if they were boys—one of them had the features and organ of a leopard and the others did not. The difference in this case gave her the sense of them being boys, all of them rather than those who didn't have leopards' characteristics and this made her come easily with someone. It was not a feeling of their being a younger age, since the men were her own age, and she found the men who lacked the leopard features to be as attractive as the one who had those features. She had the feeling of them as adults and her the same age as them, yet had the other feeling as well in order for her to come then.

She saw a couple who were entwined together and her feeling about them came from the earlier episode of seeing the men who were nude and having the sense of them being adolescent boys. Really she'd had the sense of the men she'd seen as being adults and herself the same age as them. The couple she watched were also around the same age as herself—the man being aware of someone else's presence after a time and coming. The woman pleased then though she had not come. She had intercourse with the man who had the features and organ of a leopard and whom she had first seen with the group of men who lacked these characteristics. The other men were attractive as he was. Yet having the sense of the difference between him and the others, she found it pleasant for him to come and for her not to come that time. The same thing occurred on another occasion with him.

She compared the man to plants, to the plants having a nervous aspect and being motionless. The man coming when he had the sense of being delayed in leaving—as if being slowed down had made him come and was exciting, and it was during the afternoon with people walking around. He was late and had to go somewhere, and came, with a feeling of delay and retarding—rather than out of nervousness.

TRADUCTION PAR MARC MÉCRÉANT.

Je me rappelle un événement qui se produisit à Kyôto vers la fin de la guerre. Il est presque incroyable ; pourtant, je n'en fus pas le seul témoin : Tsurukawa était avec moi.

Un « jour - sans - électricité », nous allâmes ensemble au Nanzenji ; nous nous y rendions pour la première fois. Traversant l'allée carrossable, nous prîmes la passerelle de bois qui enjambe la rampe du toboggan.

C'était par un clair jour de mai. De toboggan ne fonctionnait plus et la rouille couvrait les rails par lesquels les barques remontaient la pente et qui disparaissaient presque sous les herbes. Des fleurs blanches notamment, en forme de petites croix, frissonnaient sous la brise. Une eau sale et stagnante arrivait jusqu'au pied du plan incliné ; les alignements de cerisiers y plongeaient leur ombre.

De notre passerelle, nous laissions nos regards errer distraitemment sur la face des eaux. Entre tous mes souvenirs du temps de guerre, ce sont de telles brèves minutes d'abandon qui m'ont laissé l'impression la plus vive. Je les retrouve dans leur éparpillement, ces brèves minutes de paresseuse distraction, comme des trouées de ciel bleu dans les nuages... Mais ces instants-là, je m'étonne de les revivre avec autant de netteté, comme des souvenirs de poignante volupté.

« Bien, hein ? » dis-je en souriant, sans trop penser à ce que je disais. Tsurukawa acquiesça d'un grognement et me regarda, lui aussi, eu souriant. Nous éprouvions l'un et l'autre le sentiment très vif que ces quelques heures nous appartenaient.

En bordure de la large allée semée de gravier courait une rigole d'eau vive où de magnifiques algues se pliaient aux caprices du courant. Bientôt, la fameuse « Porte Monumentale » nous barra la route et la vue.

Il n'y avait pas âme qui vive dans l'enceinte du temple. Sur la verdure nouvelle tranchait l'éclat des tuiles de la pagode, pareilles à de gigantesques livres inclinés montrant seulement leur dos couleur de vieil argent. Quel sens pouvait bien avoir la guerre en un pareil instant? En

certaines lieux, à de certaines heures, la guerre m'apparaissait comme un bizarre phénomène psychique sans existence ailleurs que dans conscience humaine. C'était peut-être du haut de cette porte que, jadis, Ishikawa Goémon le voleur avait, un pied sur le parapet, admiré sous lui les fleurs de cerisier s'étendant à perte de vue. Nous nous sentions l'âme enfantine et, bien qu'en cette saison les cerisiers n'eussent plus que des feuilles, nous eûmes l'idée d'aller contempler le paysage comme Goémon l'avait contemplé. Nous acquittâmes le droit d'entrée — modique — et montâmes le raide escalier de bois aux degrés tout noircis. Sur la dernière plate-forme, Tsurukawa se cogna la tête au plafond qui était fort bas, j'éclatai de rire, mais bientôt me cognai aussi. Nous fîmes encore une fois le tour, reprîmes notre ascension et débouchâmes enfin tout en haut.

De nous sentir tout à coup au grand air, devant ce panorama immense, au sortir de l'escalier aussi étroit qu'un terrier, nous communiqua une sorte de tension fort agréable. Nous restâmes un moment à contempler les feuillages des cerisiers et des pins, le parc du temple Heian tortueusement déployé dans le lointain, derrière les rangées de maisons, et, au-delà de l'agglomération, le cirque des collines baignées de brume, Arashiyama, et, plus au nord, Kibune, Minoura, Kompira... Après avoir rassasié nos yeux de ce paysage, nous retirâmes nos chaussures avant de pénétrer, remplis de respect, comme de vrais novices, dans le bâtiment. C'était une salle obscure dont vingt-quatre nattes de paille formaient le sol. Au centre, une statue de Shâkya-Mouni ; les prunelles d'or de seize disciples du Maître brillaient dans l'ombre épaisse. Nous étions dans la « Tour des Cinq Phénix ».

---

De Nanzenji appartenait à la même secte Rinzaï que le temple du Pavillon d'Or ; toutefois, ce dernier était affilié à l'école Sôkokuji tandis que l'autre était la maison mère de l'école Nanzenji. En d'autres termes, nous étions dans un temple de la même secte que nous, mais d'une école différente. Cependant, comme deux collégiens ordinaires, notre vade-mecum à la main, nous promenâmes nos regards sur les peintures du plafond dont les coloris saisissants sont attribués au pinceau de Tan'yû Morinobuix, de l'école de Kano, et à Hôgen

Tokuetsux, de l'école de Tosa. On voyait d'un côté un vol d'anges musiciens jouant du biwa et de la flûte. Ailleurs, un Kalavinka battait des ailes en présentant avec son bec une pivoine blanche : c'est le mélodieux oiseau qu'on dit vivre dans l'Inde sur la « Montagne des Neiges » et qui a un buste de femme bien en chair. Et puis, juste au milieu du plafond, un phénix, frère de l'auguste oiseau d'or perché au sommet de notre temple et pourtant fort différent en ce qu'il ressemblait à un somptueux arc-en-ciel.

Devant la statue de Shâkya-Mouni, nous nous mîmes à genoux en joignant dévotement les mains. Il nous parut dur de quitter le belvédère. Nous nous appuyâmes, du côté du sud, à la rampe de l'escalier par lequel nous étions montés. J'avais l'impression d'apercevoir quelque part une splendide et délicate spirale colorée, prolongement sans doute des éclatants coloris que je venais de voir aux peintures du plafond. Cette accumulation de riches couleurs, c'était comme si l'oiseau Kalavinka se cachait quelque part dans les branches des pins ou parmi les feuilles nouvelles, et laissait fugitivement entrevoir un coin de ses somptueuses ailes.

Mais ce n'était pas cela. Au-dessous de nous, de l'autre côté du chemin, il y avait l'ermitage de Tenju. Un sentier fait de dalles carrées dont seuls les angles se touchaient sinuait à travers un jardin planté, le plus simplement du monde, d'arbres bas et paisibles, et menait à une vaste pièce dont les portes coulissantes étaient grandes ouvertes. On voyait tout l'intérieur, l'alcôve, les étagères à plans décalés. On y devait souvent offrir le thé à des hôtes de marque ou le louer pour la cérémonie du thé ; un éclatant tapis rouge couvrait le sol. Une jeune femme était assise. Et ce qu'en fait mes yeux avaient aperçu, c'était elle.

Pendant la guerre, jamais il n'arrivait de rencontrer une femme en kimono à longues manches, aussi éclatant que celui-là. Sortir ainsi vêtu eût été courir le risque de se faire durement censurer et d'avoir à faire demi-tour. Tant cette robe était splendide ! Je ne pouvais apercevoir le détail, mais sur un fond bleu pâle étaient peintes et brodées des fleurs variées, tandis que scintillaient les fils d'or de la ceinture : on eût presque pu dire, en forçant un peu, que cette robe répandait autour d'elle de la lumière. A la voir si impeccablement assise, avec son blanc profil sculpté en relief, on était dans le doute si cette belle jeune femme était vraiment vivante.

---

Je dis en bégayant abominablement : Est-elle vivante — ou non ?

— Je me le demande aussi. On dirait une poupée ! » répondit Tsurukawa qui, plaqué contre la balustrade, ne la quittait pas des yeux.

A ce moment surgit du fond de la pièce un jeune officier en uniforme. Après les salutations conformes à l'étiquette, il prit place vis-à-vis d'elle, à quelque distance. Tous deux restèrent un moment assis face à face très paisiblement.

La femme se leva et disparut sans bruit dans l'ombre du corridor. Quelques instants plus tard, elle revint, portant cérémonieusement une tasse de thé. Une légère brise balançait ses longues et larges manches. Agenouillée en

# THE TEMPLE OF THE GOLDEN PAVILLION

TRANSLATED BY IVAN MORRIS.

I remember an episode that took place in Kyoto towards the end of the war. It was something quite unbelievable, but I was not the only witness. Tsurukawa was next to me.

One day when the power supply was cut off, Tsurukawa and I went to visit the Nanzen Temple together. This was our first visit to the Nanzen Temple. We crossed the wide drive and went over the wooden bridge that spanned the incline where boats used to be launched.

It was a clear May day. The incline was no longer in use and the rails that ran down the slope were rusty and almost entirely overgrown with weeds. Amid the weeds, delicate little cross-shaped flowers trembled in the wind. Up to the point where the incline started, the water was dirty and stagnant, and the shadows of the rows of cherry trees on our side of the water were thoroughly immersed in it.

Standing on the small bridge, we gazed absently at the water. Amid all one's wartime memories, such short absent moments leave the most vivid impression. These brief moments of inactive abstraction lurked everywhere, like patches of blue sky that peep through the clouds. It is strange that a moment like this should have remained clearly in my mind, just as though it had been an occasion of poignant pleasure.

"It's pleasant, isn't it?" I said and smiled inconsequentially.

"Uh," replied Tsurukawa, and he too smiled. The two of us felt keenly that these few hours belonged to us.

Beside the wide gravelled path ran a ditch full of clear water, in which beautiful water plants were swaying with the flow. Soon the famous Sammon Gate reared itself before us. There was not a soul to be seen in the temple precincts. Among the fresh verdure, the tiles of the temple roof shone luxuriantly, as though some great smoked-silver book had been laid down there. What meaning could war have at this moment? At a certain place, at a certain time, it seemed to me that war had become a weird spiritual incident having no existence outside human consciousness.

face de l'homme, elle lui présenta le thé. La chose faite dans les règles, elle retourna s'asseoir à sa place. L'homme dit quelque chose, mais ne toucha pas encore au thé. Ces minutes me parurent étrangement longues, étrangement tendues. La femme inclinait très bas un front plein de déférence.

C'est alors que l'incroyable se produisit. Sans rien changer à sa pose parfaitement protocolaire, la femme, tout à coup, ouvrit le col de son kimono. Mon oreille percevait presque le crissement de la soie frottée par l'envers raide de la ceinture. Deux seins de neige apparurent. Je tins mon souffle. Elle prit dans ses mains l'une des blanches et opulentes mamelles et je crus voir qu'elle se mettait à la pétrir, l'officier, toujours agenouillé devant sa compagne, tendit la tasse d'un noir profond. Sans prétendre l'avoir, à la lettre, vu, j'eus du moins la sensation nette, comme si cela se fût déroulé sous mes yeux, du lait blanc et tiède giclant dans le thé dont l'écume verdâtre emplissait la tasse sombre — s'y apaisant bientôt en ne laissant plus traîner à la surface que de petites taches —, de la face tranquille du breuvage troublé par la mousse laiteuse.

L'homme éleva la tasse et but jusqu'à la dernière goutte cet étrange thé. La femme replaça ses seins dans le kimono.

Le dos raidi, nous regardions, fascinés. Plus tard, à repenser méthodiquement la chose, il nous parut qu'il devait s'agir de la cérémonie d'adieux d'un officier sur le point de partir au front et de la femme qui lui avait donné un enfant. Mais sur le moment, nous étions trop bouleversés pour trouver une explication quelconque. Si tendus étaient nos regards, nous n'eûmes pas le loisir de remarquer que le couple avait disparu de la pièce où ne restait plus que le grand tapis rouge.

Le blanc relief de ce profil... Cette incomparable et blanche poitrine... La femme disparue, une idée m'obséda tout le reste du jour, et le jour suivant, et le lendemain encore : l'idée que cette femme était Uiko resuscitée et personne d'autre.